

Courrier de Rome

Informations Religieuses - Documents - Commentaires - Questions et Réponses

sì sì no no

« Que votre OUI soit OUI, que votre NON soit NON, tout le reste vient du Malin »

(Mt 5, 37)

Année XLI n° 298 (488)

Mensuel - Nouvelle Série

Mars 2007

Le numéro 3€

1962 - RÉVOLUTION DANS L'ÉGLISE BRÈVE CHRONIQUE DE L'OCCUPATION NÉO-MODERNISTE DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE

DEUXIÈME PARTIE

LES NOUVEAUX MODERNISTES DE LA NOUVELLE THÉOLOGIE

Henri de Lubac et les « nouveaux théologiens »

Dans les années 30 et 40, une nouvelle génération de modernistes s'est présentée sur la scène. Leurs noms ne seront plus tard que trop connus, comme ceux des dominicains Marie-Dominique Chenu et Yves Congar, des jésuites Henri de Lubac, Hans Urs von Balthasar et, ensuite, Karl Rahner, élaborateurs d'une « nouvelle théologie », qui plongeait ses racines dans le vieux modernisme.

Et de fait, comme les « vieux » modernistes, les nouveaux théologiens étaient eux aussi largement infectés d'immanentisme, de subjectivisme et de relativisme, avec toutes les conséquences imaginables dans le domaine dogmatique et moral.

Le père Henri de Lubac, par exemple, qui était le chef de file de la nouvelle théologie, et qui est donc un peu considéré comme le « père » du Concile Vatican II et de la nouvelle Église conciliaire, avait lui aussi, tout comme ses maîtres modernistes, une notion très élastique de la vérité.

Bien sûr, dans ses écrits officiels, Lubac était assez prudent et attentif à ne pas trop laisser filtrer son relativisme de fond, mais dans ses écrits privés il manifestait évidemment avec plus de liberté sa pensée réelle, sans la dissimuler derrière les habituels fumigènes intellectuels.

Dans une lettre à son ami philosophe Maurice Blondel, il écrivait par exemple :

« [...] Le fascicule "Recherches de science religieuse" qui est publié ces jours-ci contient un article du P. Bouillard [représentant de la nouvelle théologie - ndr] qui dis-

cute très fortement les idées du P. Garrigou-Lagrange [adversaire de Lubac - ndr] sur les notions conciliaires et ses vues simplistes sur l'absolu de la vérité. Cet article, je peux vous le confier, a été non seulement approuvé, mais désiré en haut lieu.¹ »

Nous sommes sûrs que Lubac n'aurait pas hésité à accuser de « vues simplistes sur l'absolu de la vérité » Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même, notoirement intransigeant à ce sujet...

« Son affirmation principale – résumera ensuite son confrère P. M. Flick S. J. en parlant de Lubac – semble être la suivante : les croyances ultérieures de l'Église ne doivent pas nécessairement être reliées par un lien logique à ce qu'elle a toujours cru explicitement depuis les premiers siècles.² »

Selon Lubac, donc, le Magistère de l'Église pourrait tranquillement enseigner aujourd'hui le contraire de ce qui était enseigné hier, et changer d'idée périodiquement en suivant l'inspiration de la fameuse conscience humaine, c'est-à-dire les fantaisies des différents Lubac de service.

Pour compléter son œuvre, dans un livre (« *Surnaturel* », publié en 1946) qui amorça la réaction des théologiens catholiques jusqu'à la condamnation officielle avec l'encyclique *Humani Generis*, Lubac avait présenté sa pensée sur le rapport entre grâce surnaturelle et nature humaine : malgré les habituelles ambiguïtés et les comportements de victime incomprise, la grâce surnaturelle y était considérée comme nécessairement due par Dieu à l'homme, en tant que partie

constitutive de la nature humaine même.

À ceux qui n'auraient pas saisi la gravité de cette question, nous rappelons que de cette affirmation – qui postulait une humanité demeurée de fait en état de grâce, et donc « autosuffisante » dans l'ordre de la connaissance de Dieu et du salut éternel – découlait nécessairement la démolition du dogme du péché originel, dans le sens entendu par l'Église, et la complète inutilité de la Révélation, de la Rédemption et de la mission de l'Église même, qui devenaient des réalités purement accessoires et relatives.

Enfin – fait significatif et révélateur du fond gnostique de la nouvelle théologie – le P. de Lubac ne cachait pas sa sympathie pour cette véritable gnose qu'est le Bouddhisme, et tout en soutenant « l'extraordinaire unicité du fait chrétien », il confessait :

« J'avais toujours été attiré par l'étude du Bouddhisme, que je considère comme le plus grand fait humain, tant par son originalité, par sa diffusion multiforme à travers l'espace et le temps, que par sa profondeur spirituelle »³ (et à propos : quelle est l'image la plus emblématique et la plus diffusée de la fameuse "rencontre interreligieuse de prière" à Assise en 1986 ? C'est peut-être un hasard, mais c'est justement le baiser de Jean-Paul II, disciple enthousiaste de la nouvelle théologie, au... Dalaï Lama, placé à cette occasion à la gauche du Pape...).

Tous les « amis » de Lubac

En matière de relativisme évolutionniste, en tout cas, les amis et disciples de Lubac étaient certainement à la hauteur de leur « maître ».

1. Lettre inédite du 28 juillet 1948, in A. Russo, « Henri de Lubac : théologie et dogme dans l'histoire », éd. Studium, Rome 1990, p. 356.

2. « Le développement du Dogme selon la doctrine catholique », éd. Gregoriana, 1953.

3. H. de Lubac, « Mémoire autour de mes œuvres », éd. Jaca Book, 1992, p. 46.

Le P. **Hans Urs von Balthasar**, par exemple dès 1953 avec son livre « *Abattre les bastions* » – le titre était déjà à lui seul tout un programme – annonçait une bonne partie des erreurs du Concile, et soutenait que la Tradition dogmatique de l'Église doit être comprise dans un sens vitaliste-moderniste :

« *La Tradition* – écrivait en effet von Balthasar – [...] *ne peut pas être autre chose : se laisser porter par la force spirituelle de la génération précédente pour se rapprocher du mystère de façon vitale (une vérité qui ne serait pas vitale ou qui ne pourrait pas le redevenir ne serait pas vérité).* » Et pour éviter tout malentendu, il précisait : « *La vérité de la vie chrétienne est en ceci comme la manne du désert : on ne peut pas la mettre de côté pour la conserver ; aujourd'hui elle est fraîche, demain elle est avariée.* »⁴

De ce relativisme philosophique et dogmatique de fond dérivait ensuite nécessairement, logiquement, toutes les autres erreurs et hérésies de von Balthasar que celui-ci proposait dans l'œuvre citée, et qui dominent aujourd'hui dans l'Église « conciliaire » : l'œcuménisme, l'ouverture au monde, l'anéantissement programmé du Primat juridictionnel du Pape dans ce qu'il appelait la future « Église pétrinienne-mariale-johannique », la dissolution de l'Église catholique romaine dans la future et tant attendue Église « catholique » mondialiste, etc.

Après le Concile, enfin, von Balthasar soutiendra aussi la thèse d'un enfer vide. Rien d'étonnant.

Même musique pour le jésuite **P. Henri Bouillard**, lui aussi de l'école de Lubac, et qui affirmait fort sérieusement :

« *Quand l'esprit évolue, une vérité immuable ne se maintient que grâce à une évolution simultanée et corrélative de toutes les notions [...]. Une théologie qui ne serait pas actuelle serait une théologie fautive,* »⁵ tandis que son confrère P. **Gaston Fessard**, ironisant sur un supposé « bienheureux assoupissement qui protège le thomisme canonisé, mais aussi, comme disait Péguy, "enterré" »⁶, attaquait frontalement la philosophie et la théologie de saint Thomas, avancées depuis toujours par le Magistère de l'Église comme rempart contre toute hérésie (cf. can. 1366, § 2 du Code de Droit Canonique, 1917).

Il faut enfin souligner le rôle absolument fondamental, pour le développement de la *nouvelle théologie*, joué par deux des principaux amis de Lubac et qui furent à leur tour ses « maîtres à penser » : le philosophe **Maurice Blondel** et le jésuite **Pierre Teilhard de Chardin**.

Pour évoquer la personne et les idées de **Maurice Blondel**, moderniste obstiné et col-

laborateur de la revue moderniste du P. Laberthonnière, il suffira de rapporter ici ce qu'il y écrivait déjà en 1906 :

« *À l'abstraite et chimérique adæquatio rei et intellectus [adéquation de l'esprit à l'objet connu], on substitue la recherche méthodique de ce droit, l'adæquatio realis mentis et vitæ [l'adéquation réelle de l'intelligence à la vie].* »⁷ Ce qui, traduit en langage compréhensible par le commun des mortels, signifie que la vérité – et donc aussi la vérité religieuse – n'est pas une chose extérieure à l'homme, qu'il faudrait comprendre avec l'intelligence – ce qui, pour Blondel, est chimérique – mais une chose que l'on ne peut, suivant la perspective moderniste, que sentir en réfléchissant sur les mouvements vitaux intimes de la conscience humaine, qui est bien évidemment en perpétuelle évolution.

On est donc en plein immanentisme, dans le domaine duquel Blondel avait développé son apologétique, fondée précisément sur la méthode d'immanence, et dans laquelle le Christianisme tout entier finissait par être fondé sur des expériences purement intérieures, tandis que les preuves extérieures de crédibilité de la Révélation – les miracles, par exemple – étaient dissoutes dans les brouillards du subjectivisme.

« *Si l'on veut approfondir* – écrivait en effet Blondel – *il ne fait pas de doute que, dans le miracle, il n'y a rien de plus que dans le plus insignifiant des faits ordinaires, mais de même, dans le plus ordinaire des faits, il n'y a rien de moins que dans le miracle* »⁸, avec la conséquence que si tout est miracle, rien ne l'est plus en réalité. Et en effet pour Blondel, les miracles auraient été « invisibles » au point de ne pouvoir être perçus que par ceux qui... étaient déjà croyants :

« *Les miracles sont donc miraculeux seulement au regard de ceux qui sont déjà disposés à reconnaître l'action divine dans les événements et dans les actes les plus habituels.* » (ibidem)

Il n'est pas difficile de comprendre à quel genre de « foi » conduit une semblable « apologétique », condamnée par ailleurs par l'encyclique *Pascendi*.

Blondel n'avait d'ailleurs pas la conscience tout à fait tranquille et craignait d'être découvert et de tomber ainsi sous la censure de l'Église.

Quelques années plus tard, en effet, dans une lettre à son ami Lubac, Blondel dévoilera sa tactique hypocrite, mise en œuvre pour échapper à la vigilance des autorités ecclésiastiques :

« *Quand, il y a plus de 40 ans, j'ai fait face à des problèmes contre lesquels je n'étais pas suffisamment armé, il régnait un extrinséquisisme [= réalisme de la philosophie de saint Thomas, soutenue par le Magistère de l'Église – ndr] intransigent, et si j'avais dit alors ce que vous souhaitez, j'aurais craint*

d'être téméraire et j'aurais compromis tout l'effort à faire, toute la cause à défendre, affrontant des censures qui auraient été presque inévitables et certainement retardatrices. Il fallait trouver le temps de faire mûrir ma pensée et d'apprivoiser les esprits rebelles [c'est-à-dire le Pape, le Saint Office, les théologiens fidèles au Saint Siège – ndr]. [...] *Vous savez les difficultés, les risques – encore présents – au milieu desquels j'ai poursuivi un plan que les épreuves de santé et les obligations professionnelles ou même les conseils de prudence et d'attente qui m'étaient prodigués ont rendu encore plus difficile.* »⁹

Le jésuite **Pierre Teilhard de Chardin** – l'autre ami et « maître » de Lubac – était au contraire à l'origine d'un nouveau système philosophico-religieux panévolutionniste, une sorte de croisement de Darwin et de Hegel qu'il considérait ni plus ni moins comme « la religion du futur », un « métachristianisme »¹⁰, destiné à détruire l'Église catholique à travers la réinterprétation systématique de ses dogmes suivant une clé gnostique.

Selon le système du P. Teilhard de Chardin, qui était né de son engouement personnel pour la mythique (car il s'agit bien d'un mythe) théorie évolutionniste darwinienne, la matière non organique aurait évolué vers la matière organique, tandis que cette dernière aurait atteint le stade le plus élevé avec l'homme, dont l'âme spirituelle ne serait pas autre chose que le fruit spontané d'une évolution ultérieure de la matière.

Mais le processus évolutif devait continuer inexorablement, dans la saga de science-fiction de Teilhard, par la coopération de l'homme au progrès scientifique et technique, jusqu'à ce que l'humanité atteigne le niveau de « superhumanité », de façon à devenir « christifiée » en ce qu'il appelait « point Oméga », un « Christ cosmique » compris au sens panthéiste.

« *Je crois* – résumait Teilhard – *que l'Univers est une Évolution. Je crois que l'Évolution va vers l'Esprit. Je crois que l'Esprit termine en quelque chose de personnel. Je crois que le Personnel suprême est le Christ Universel.* »¹¹

Et encore : « *Ce qui domine mon intérêt et mes préoccupations intérieures [...], c'est l'effort pour établir en moi et pour répandre autour de moi une nouvelle religion (appelons-la un Christianisme meilleur, si vous voulez) dans laquelle le Dieu personnel cesse d'être le grand propriétaire "néolithique" d'autrefois, pour devenir l'âme du Monde que notre stade culturel et religieux demande.* »¹²

« *Il n'y a pas, concrètement Matière et Esprit : mais il y a seulement de la Matière qui devient Esprit. Il n'y a, au Monde, ni Esprit ni Matière : le "Tissu de l'Univers"*

4. H. U. VON BALTHASAR, «

5. « *Conversion et grâce chez saint Thomas d'Aquin* », 1944, p. 219 : cit. in P. GARRIGOU-LAGRANGE, *La nouvelle théologie, où va-t-elle ?* in *Angelicum* n. 23, année 1946, p. 126.

6. *Études*, nov. 1945, pp. 269-270 : in GARRIGOU-LAGRANGE, art. cit., p. 133.

7. *Annales de philosophie chrétienne*, 13 juin 1906, p. 235.

8. *L'Action*, p. 503.

9. H. DE LUBAC, « *Mémoire autour de mes œuvres* », éd. Jaca Book, p. 21.

10. ÉTIENNE GILSON, lettre du 22 / 01 / 1965 au P. de Lubac, in « *Lettres de monsieur Étienne Gilson au père de Lubac* », éd. du Cerf, 1986.

11. *Comment je crois*, éd. du Seuil, Paris 1969, p. 117.

12. *Lettre à Léontine Zanta*, éd. Desclée de Brouwer, Paris 1965, p. 127.

est l'Esprit-Matière. Je sais très bien que cette idée [...] est vue comme un monstre hybride [...] mais je reste convaincu que les objections soulevées contre elle dépendent du fait que peu décident d'abandonner un point de vue ancien pour se risquer à une notion nouvelle. ¹³ »

Tout cela ne pouvait que déboucher sur une apostasie ouverte de la Foi :

« Si, à la suite de quelque crise intérieure – écrivait en effet Teilhard dès 1934 – je venais à perdre ma foi en le Christ, ma foi en un Dieu personnel, ma foi en l'Esprit, il me semble que je continuerais invinciblement à croire au Monde. Le Monde (la valeur, l'infailibilité et la bonté du Monde), telle est en dernière analyse, la première, la dernière et la seule chose à laquelle je crois.

C'est pour cette foi que je vis. Et c'est à cette foi, je le sens, qu'au moment de mourir, au-dessus de tout doute, je m'abandonnerai. [...] À la foi confuse en un Monde unique et infailible, je m'abandonnerai, où qu'elle me conduise. ¹⁴ »

Comme pour les autres néomodernistes de la nouvelle théologie, l'aspiration du P. Teilhard de Chardin était de réussir à rester niché comme un virus mortel au sein de la « vieille » Église catholique, avec un but bien précis : la vider de l'intérieur pour la transformer ensuite en une « superéglise » œcuménique au sens le plus large du terme.

C'est avec raison que le philosophe Étienne Gilson, qui avait connu personnellement le P. Teilhard, dénonçait sans demi-mesure :

«... Ceci me reconduit au doute qui m'assaille : [Teilhard de Chardin] a-t-il été simplement un incohérent, ou a-t-il été au contraire le plus surnois des hérésiarques, lucide et conscient de ce qu'il était en train de faire et décidé à gangrener l'Église de l'intérieur, continuant à lui appartenir ? Naturellement, ce que j'appelle faire pourrir l'Église signifiait pour lui la renouveler ; cela signifiait peut-être procéder à une réforme en comparaison de laquelle, comme il le dit lui-même, celle opérée par la doctrine du Verbe, au II^e siècle de notre ère, semblerait superficielle ? Il y a un orgueil luciférien dans ce projet. C'est le triomphe du naturalisme et du sécularisme qui prospèrent dans notre temps. ¹⁵ »

Inutile de dire que cette accusation aurait pu être étendue aux autres représentants de la nouvelle théologie, à l'esprit moins futuriste, mais tous imprégnés, comme nous l'avons vu, d'immanentisme, de subjectivisme et d'évolutionnisme dogmatique.

Il est également intéressant de savoir que le P. Henri de Lubac, le « père de Vatican II », a aussi été le propagandiste le plus acharné et enthousiaste de la « pensée » – dûment filtrée – de son ami Teilhard en milieu catholique. En particulier depuis l'après-guerre jusqu'au début du Concile Vatican II, une propagande

insistante faite par les milieux de la « nouvelle théologie » en faveur des idées de Teilhard de Chardin a été poussée au sein de l'intelligentsia catholique avec des effets dévastateurs, rendus ensuite bien visibles et palpables, pendant et après Vatican II, à travers le comportement de nombreux théologiens et de nombreux membres influents de la Hiérarchie, déjà enclins à croire au mythe du progrès, de la modernité et de l'ouverture au monde.

Un autre célèbre représentant de la « nouvelle théologie » était le P. Karl Rahner, théologien jésuite, et l'un des experts les plus influents de Vatican II.

Pour comprendre le personnage et ses idées, il suffira de quelques citations extraites de certaines de ses publications qui, bien que postérieures de peu à Vatican II, révèlent *ad abundantiam* ce qu'il avait déjà en tête bien auparavant :

« La nature effective – écrivait en effet Rahner sur les traces de Lubac – n'est jamais une " pure nature " mais une nature dans l'ordre surnaturel, dont l'homme (même en tant qu'incrédule et pécheur) ne peut pas sortir. ¹⁶ »

C'est la base de la thèse rahnérienne des « chrétiens anonymes » (pour laquelle tous les hommes seraient chrétiens, même sans le savoir ni le vouloir) et donc de la doctrine du salut universel : une façon élégante, en somme, d'éliminer en souplesse la Sainte Église catholique par voie d'euthanasie.

Écoutons encore Rahner :

« On peut même tenter de voir l'union hypostatique dans la ligne de ce perfectionnement absolu de ce qui est l'homme. ¹⁷ » Selon le théologien le plus acclamé du Concile Vatican II, donc, l'union hypostatique – c'est-à-dire l'Incarnation du Verbe divin – n'aurait été qu'une fable, et Notre-Seigneur n'aurait été qu'un homme quelconque, arrivé toutefois à une perfection telle qu'il serait devenu Dieu...

Et encore :

« Le dogme [de l'immaculée Conception] ne signifie en aucune façon que la naissance d'un être humain soit accompagnée de quelque chose de contaminant, d'une tache, et que pour l'éviter, [la très Sainte Vierge] aurait dû avoir un privilège. ¹⁸ » Rahner nie ici tant le dogme du péché originel (et donc la nécessité de la Rédemption, de l'Église et du baptême), que le sens authentique du dogme de l'Immaculée Conception, par lequel le bienheureux Pie IX définit justement que la sainte Mère de Dieu avait été, « par grâce spéciale, dès le premier instant de sa conception [...] préservée de toute tache du péché originel ». ¹⁹

La marque infailible de l'hérésie

À l'instar des « vieux » modernistes, en somme, les nouveaux théologiens – Lubac en

tête – par leur naturalisme et leur relativisme, ne se limitaient pas à nier l'une ou l'autre vérité de foi, mais touchaient les racines surnaturelles de l'Église, finissant par la détruire par voie d'inflation, à travers son identification progressive à toute l'humanité.

Mais ce qui frappe le plus dans ce bouillon de culture de ferments malsains que sont les milieux du nouveau modernisme, c'est sans aucun doute la superbe de ces soi-disant « réformateurs », fondée sur la prétention d'avoir ni plus ni moins redécouvert le « christianisme authentique » (perdu en route, à ce qu'il semble, par la « vieille » Église au cours des siècles).

« Je salue tout d'abord par avance – écrivait en effet en 1945 Blondel à Lubac – votre grande œuvre sur le surnaturel, car s'il est utile et même nécessaire de détruire les erreurs, il est encore plus important d'exposer à fond la vérité du christianisme authentique... ²⁰ »

L'ami Lubac lui faisait écho le 16 mars 1946, son livre *Surnaturel* étant déjà sous presse – lorsqu'il écrivait à Blondel que l'œuvre, même si publiée avec retard, allait de toute façon marquer « une victoire, qui n'est pas tant la vôtre que celle du Christianisme authentique » ²¹ (et – comme par hasard – que prétendent aujourd'hui les partisans du Concile Vatican II, sinon justement d'avoir finalement découvert, après deux mille ans, le « christianisme authentique ?).

Cette prétention se répète comme une sorte de constante dans l'histoire des hérésies, un signe infailible de reconnaissance de tout hérétique : des gnostiques des II^e et III^e siècles jusqu'aux Cathares médiévaux, d'Arius d'Alexandrie jusqu'à Luther, de Nestorius jusqu'aux modernistes et aux « nouveaux théologiens », tous se prétendent en effet les découvreurs et les restaurateurs du « vrai christianisme ».

« Le Seigneur... a dispersé les superbes dans les pensées de leur cœur » ²² : même la condamnation ultérieure de la nouvelle théologie par le Souverain Pontife Pie XII ne parviendra pas en effet à faire plier l'orgueilleuse présomption des nouveaux théologiens, ni à leur faire abandonner leurs plans de prétendue réforme de l'Église.

L'influence des nouveaux théologiens sur « l'Église de Vatican II »

Comme on l'aura remarqué, ce rapide panorama a surtout cherché à mettre en évidence – ne serait-ce que par de brefs coups de sonde donnés ça et là dans les sables mouvants de la « nouvelle théologie » - le naturalisme et l'évolutionnisme dogmatique des « nouveaux théologiens », sources de toutes leurs autres déviations doctrinales, mais surtout de la tragédie de Vatican II et du désastre post-conciliaire.

Parmi les représentants de la nouvelle théo-

13. *L'Énergie Humaine*, éd. du Seuil, Paris 1962, p. 74.

14. *Comment je crois*, éd. du Seuil, Paris 1969, pp. 120 et 124.

15. Lettre du 14 / 08 / 1967 à A. Del Noce, in *Pensées d'un homme libre*, 30 Giorni, avril 1991.

16. « Rapport entre Nature et Grâce » in « *Essais d'anthropologie surnaturelle* », éd. Paoline, Rome, 1969.

17. *Ibidem*.

18. *Marie / Méditations*, Herder-Morcelliana, Brescia 1970.

19. Bulle *Ineffabilis Deus*, Denz. 2803.

20. Lettre du 15 / 04 / 1945, in A. RUSSO, *Henri de Lubac : théologie et dogme dans l'histoire – L'influence de Blondel*, Studium, 1990, p. 307.

21. *Ibidem*.

22. *Luc*, 1, 51.

logie dont nous avons déjà parlé, nombreux sont ceux qui **devinrent les théologiens guides des Pères conciliaires pendant les travaux de Vatican II**, qui pour cette raison a été appelé – justement – le « *Concile des théologiens* »²³. La conséquence est aujourd'hui que les catholiques sont en train de mourir, sans même s'en apercevoir, de *nouvelle théologie* (c'est-à-dire, en dernière analyse, de blondélisme et de teilhardisme adroitement filtrés) dont l'esprit, passé dans les documents conciliaires et dans le magistère post-conciliaire, imprègne aujourd'hui une bonne partie de la Hiérarchie, et est largement diffusé dans les cours théologiques de formation pour le clergé et pour les « laïcs engagés ».

Les preuves ? En voici quelques-unes :

« **Blondel est chez lui dans les universités et les facultés catholiques** », soulignait le P. Xavier Tilliette S. J., « nouveau théologien », dans un article célébrant Blondel dans *La Civiltà Cattolica* du 04 / 09 / 1993), et il précisait :

« **L'Université Grégorienne sous l'impulsion, dans un passé récent, de Mgr Peter Henrici [neveu de Urs von Balthasar], n'est pas la moins consacrée au philosophe d'Aix** » (*ibid.* p. 389).

Le pape Jean-Paul II lui-même, à l'occasion du centenaire de l'œuvre principale de Blondel (*L'Action*), a envoyé une lettre d'éloge – signée personnellement – dans laquelle il l'exaltait ainsi : « **En rappelant l'œuvre, nous entendons avant tout rendre honneur à son auteur, qui, dans sa pensée et dans sa vie, a su faire cohabiter la critique la plus rigoureuse... avec le catholicisme le plus authentique...** »²⁴

Quant au P. **Teilhard de Chardin**, le même *Osservatore Romano* publiait en première page une lettre envoyée à la Secrétaire d'État, signée par le Cardinal Casaroli et au nom de Jean-Paul II, datée du 12 mai 1981 (la veille de l'attentat place Saint Pierre), envoyée au Recteur de l'Institut Catholique de Paris, Mgr Poupard (aujourd'hui lui aussi cardinal, bien évidemment), à l'occasion des célébrations du centenaire de la naissance de ce jésuite apostat, lettre dans laquelle étaient exaltés « **L'étonnante résonance des recherches [de Teilhard de Chardin], le rayonnement de sa personnalité et la richesse de sa pensée** », et où Teilhard était défini comme « **un homme saisi par le Christ au profond de son être, désireux d'honorer en même temps la foi et la raison, répondant en ceci, presque par anticipation, à l'appel de Jean-Paul II : " N'ayez pas peur; ouvrez au Christ les portes, les immenses espaces de la culture, de la civilisation, du développement ".** » (*L'Osservatore Romano* du 10 juin 1981)

Et même si la réaction d'un groupe de cardinaux a contraint le quotidien officiel du Saint Siège à une remise en perspective de cette lettre incroyable, le fait n'en demeure pas moins significatif.

Comme si ce n'était pas suffisant, leur ami et disciple **Henri de Lubac S. J.** a été ensuite nommé cardinal, et d'autres représentants de pointe de la *nouvelle théologie* ont reçu la pourpre cardinalice en même temps que lui : **Jean Daniélou, Hans Urs von Balthasar, Yves Congar**, tandis que leur *nouvelle théologie* gnostique, condamnée par le Pape Pie XII, est devenue, comme nous en informe le P. Henrici S. J. (neveu de von Balthasar, ex-professeur à l'Université Grégorienne et aujourd'hui évêque), riens moins que « **la théologie officielle de Vatican II** ». Et par conséquent aussi de l'actuelle « Hiérarchie conciliaire ».

TROISIÈME PARTIE

LA CONDAMNATION OFFICIELLE DE LA « NOUVELLE THÉOLOGIE »

Le Pape Pie XII condamne la « nouvelle théologie »

Le cardinal Eugenio Pacelli, élu Souverain Pontife en 1939 sous le nom de Pie XII, parfaitement conscient des conséquences létales d'une prise de pouvoir dans l'Église par les *nouveaux théologiens*, intervint résolument pour condamner au nom de l'Église la nouvelle théologie et ses propagateurs.

Déjà, dans un discours prononcé le 17 septembre 1946 au Chapitre Général des Jésuites, le Pape avait mis en garde les Pères capitulaires contre une « **nouvelle théologie, qui évolue en même temps que l'évolution de toutes les choses, semper itura, nimquam perventura** », « toujours en chemin (vers la vérité) sans jamais l'atteindre », ajoutant ces paroles prophétiques :

« **Si une telle opinion devait être embrassée, qu'advierait-il de l'immuabilité des dogmes, qu'advierait-il de l'unité et de la stabilité de la foi ?** »²⁵

C'est à peu près le même discours que Pie XII adressera ensuite aux pères dominicains, réunis eux aussi en Chapitre Général, confirmant comme antidote contre le nouveau modernisme l'obligation de ne pas s'éloigner de la doctrine de saint Thomas d'Aquin, ainsi que prescrit par le canon 1366, § 2 du Code de Droit Canonique²⁶.

Mais les effets de cette dénonciation furent pratiquement nuls, en raison de la profondeur de l'infection néo-moderniste dans le monde de l'*intelligentsia* catholique, si bien que le Pape décida d'intervenir de façon officielle et définitive, par la publication de l'encyclique *Humani generis*²⁷.

Dans cette grande encyclique, qui peut être considérée comme le troisième *Syllabus* contre les erreurs de l'époque moderne (après le *Syllabus*, avec l'encyclique *Quanta cura*, du bienheureux Pie IX, et après le décret *Lamentabili* avec l'encyclique *Pascendi* de saint Pie X), le Pape condamnait sévèrement « **certaines opinions fausses qui menacent de ruiner les fondements de la doctrine catholique** », sans nommer explici-

tement et individuellement leurs partisans.

La nouvelle théologie était condamnée particulièrement sur les erreurs suivantes :

Esprit anti-scolastique et subjectiviste

Contre les attaques envers la philosophie scolastique portées par Blondel, Lubac et leurs amis, qui voulaient la remplacer par les courants philosophiques modernes et spécialement par la « nouvelle philosophie » immanentiste et subjectiviste blondélienne, le Souverain Pontife réaffirmait que la philosophie scolastique « **est comme un vrai patrimoine transmis par les siècles du passé chrétien... et jouit encore d'une autorité d'un ordre supérieur; puisque le magistère de l'Église a soumis à la balance de la révélation divine, pour les apprécier, ses principes et ses thèses essentielles qu'avaient peu à peu mis en lumière et définis des hommes de génie** ».

Et il continuait :

« **Cette philosophie reconnue et reçue dans l'Église défend, seule, l'authentique et juste valeur de la connaissance humaine, les principes inébranlables de la métaphysique, à savoir de raison suffisante, de causalité et de finalité la poursuite enfin, effective, de toute vérité certaine et immuable.**

C'est pourquoi – poursuivait-il – « **on peut renforcer cette philosophie de développements plus efficaces, la débarrasser de quelques procédés scolaires insuffisamment adaptés, l'enrichir discrètement aussi... mais il n'est jamais possible de la bouleverser, de la contaminer de principes faux ou même de la tenir pour un monument sans doute imposant mais absolument suranné. Car la vérité et toute son explication philosophique ne peuvent pas changer chaque jour...** ».

Et alors, ajoutait le Pape, « **si l'on a bien saisi ces précisions, on verra sans peine pour quelle raison l'Église exige que ses futurs prêtres soient instruits des disciplines philosophiques " selon la méthode, selon la doctrine et les principes du Docteur Angélique " (CIC, can. 1366, 2)... Sa doctrine est de toutes la plus efficace pour mettre en sûreté les fondements de la foi, comme pour recueillir utilement et sans dommage les fruits d'un progrès véritable** ».

« **C'est pour tant de motifs, qu'il est au plus haut point lamentable que la philosophie reçue et reconnue dans l'Église soit aujourd'hui méprisée par certains qui, non sans imprudence, la déclarent vieillie dans sa forme et rationaliste dans son processus de pensée** ».

Et il concluait :

« **Nous n'aurions certes pas à déplorer ces écarts loin de la vérité si tous, même en philosophie, voulaient écouter le magistère de l'Église avec tout le respect qui lui est dû; car il lui revient, de par l'institution divine, non seulement de garder et d'interpréter le dépôt de la vérité divinement révélée, mais encore d'exercer toute sa vigilance sur les disciplines philosophiques pour que de faux systèmes ne portent pas atteinte aux dogmes catholiques.** »

Hélas, soulignait encore Pie XII, « **il en est aujourd'hui, tout comme aux temps aposto-**

23. P. PETER HENRICI S. J., in *Communio*, nov-déc 1990.

24. *L'Osservatore Romano*, 12 mai 1993.

25. *L'Osservatore Romano*, 19 sept. 1946.

26. *L'Osservatore Romano*, 22-23 septembre 1946.

27. Du 12 août 1950.

liques, pour s'attacher, plus qu'il convient, aux nouveautés dans la crainte de passer pour ignorants de tout ce que charrie un siècle de progrès scientifiques : on les voit alors qui, dans leur prétention de se soustraire à la direction du magistère sacré, se trouvent en grand danger de s'écarter peu à peu de la vérité divinement révélée et d'induire avec eux les autres dans l'erreur ».

Relativisme dogmatique

Suivait la condamnation des nouveaux théologiens en bloc :

« En ce qui concerne la théologie, le propos de certains est d'affaiblir le plus possible la signification des dogmes et de libérer le dogme de la formulation en usage dans l'Église depuis si longtemps et des notions philosophiques en vigueur chez les Docteurs catholiques, pour faire retour, dans l'exposition de la doctrine catholique, à la façon de s'exprimer de la Sainte Écriture et des Pères. Ils nourrissent l'espoir que le dogme, ainsi débarrassé de ses éléments qu'ils nous disent extrinsèques à la révélation, pourra être comparé, avec fruit, aux opinions dogmatiques de ceux qui sont séparés de l'unité de l'Église : on parviendrait alors à assimiler au dogme catholique tout ce qui plaît aux dissidents.

Bien plus, lorsque la doctrine catholique aura été réduite à un pareil état, la voie sera ouverte, pensent-ils, pour donner satisfaction aux besoins du jour en exprimant le dogme au moyen des notions de la philosophie moderne, de l'immanentisme, par exemple, de l'idéalisme, de l'existentialisme ou de tout autre système à venir. »

« Que cela puisse et doive même être fait ainsi – poursuivait le Pape – de plus audacieux l'affirment pour la bonne raison, disent-ils, que les mystères de la foi ne peuvent pas être signifiés par des notions adéquatement vraies, mais par des notions, selon eux, approximatives et toujours changeables, par lesquelles la vérité est indiquée sans doute jusqu'à un certain point, mais fatalement déformée ; » d'après eux il serait nécessaire que la théologie « substitue aux notions anciennes des notions nouvelles, de telle sorte que, sous des modes divers et souvent opposés, et pourtant présentés par eux comme équivalents, elle nous exprime les vérités divines ».

« Il ressort, avec évidence, de ce que nous avons dit – concluait le Pape – que tant d'efforts non seulement conduisent à ce qu'on appelle le « relativisme » dogmatique, mais le comportent déjà en fait : le mépris de la doctrine communément enseignée et le mépris des termes par lesquels on le signifie le favorisent déjà trop. »

Que proposaient en effet les nouveaux théologiens en remplacement de la théologie scolastique ? Rien d'autre que « des notions conjecturales et des expressions flottantes et vagues d'une philosophie nouvelle appelées à une existence éphémère, comme la fleur des champs ; cela revient faire du dogme lui-même quelque chose comme un roseau agité par le vent ».

Le « surnaturel naturalisé » de Lubac

« D'autres – écrivait le Saint Père – corrompent la véritable gratuité de l'ordre surnaturel, puisqu'ils tiennent que Dieu ne peut pas créer des êtres doués d'intelligence sans les ordonner et les appeler à la vision béatifique. »

Le faux œcuménisme et la dissolution de l'Église Catholique Romaine

Pie XII avait cerné et condamné l'œcuménisme irénique sous-tendant la nouvelle théologie – et aujourd'hui dominant dans l'Église – en tant que très grave erreur, cause de la ruine de la foi catholique :

« Emportés par un irénisme imprudent – écrivait le Pape – quelques-uns semblent prendre pour des obstacles à la restauration de l'unité fraternelle tout ce qui s'appuie sur les lois et les principes mêmes que donna le Christ, et sur les institutions qu'il a établies, sur tout ce qui se dresse, en somme, comme autant de défenses et de soutiens pour l'intégrité de la foi : l'écroulement de l'ensemble assurerait l'union, pensent-ils, mais, disons-le, ce serait pour la ruine ».

Et il précisait à ce propos : « Certains estiment qu'ils ne sont pas liés par la doctrine que Nous avons exposée il y a peu d'années dans notre lettre Encyclique [Mystici Corporis] et qui est fondée sur les sources de la révélation, selon laquelle le Corps Mystique et l'Église catholique romaine sont une seule et même chose. Quelques-uns réduisent à une formule vaine la nécessité d'appartenir à la véritable Église pour obtenir le salut éternel ».

Toutes erreurs condamnées depuis toujours, mais répandues aujourd'hui par la Hiérarchie conciliaire, comme nous allons le voir un peu plus loin.

Après avoir énuméré d'autres erreurs très graves (au sujet de l'inerrance biblique, la très sainte Eucharistie, l'évolutionnisme, le polygénisme et d'autres sujets pour lesquels nous renvoyons nos lecteurs au texte intégral de l'encyclique), le Souverain Pontife concluait par ces très sévères paroles :

« Nous savons [...] que ces nouveaux systèmes peuvent gagner des imprudents ; c'est pourquoi Nous préférons Nous opposer à eux dès leur principe, plutôt que d'avoir à porter remède à un mal déjà invétéré.

Aussi, après avoir mûrement pesé et considéré la chose devant Dieu, pour ne pas manquer à Notre devoir sacré, Nous enjoignons aux Evêques et aux Supérieurs de familles religieuses, leur en faisant une très grave obligation de conscience, de veiller avec le plus grand soin à ce que ces opinions ne soient pas exposées dans les écoles, dans les réunions, dans n'importe quels écrits, et qu'elles ne soient pas enseignées en quelque manière que ce soit aux clercs et aux fidèles ».

Quant aux professeurs des Instituts ecclésiastiques – terminait le Pape – « qu'ils sachent qu'ils ne peuvent exercer en toute tranquillité de conscience la charge d'enseigner qui leur est confiée, s'ils n'acceptent pas religieusement les normes doctrinales

que Nous avons édictées, et s'ils ne les suivent pas exactement au cours de la formation de leurs élèves... Qu'ils travaillent, usant de toutes leurs forces et de toute leur application, à faire avancer les disciplines qu'ils enseignent, mais qu'ils se gardent aussi d'outrepasser les limites que nous avons fixées en vue de protéger les vérités de la foi et la doctrine catholique. »

La mise au ban des nouveaux théologiens

« Je me souviens – rapportera plusieurs années plus tard le P. Spiazzi O. P ; professeur à l'Angelicum à Rome – que quelques mois après la publication d'Humani generis, j'y fis allusion lors d'une audience avec Pie XII, et je l'entendis dire : « Si l'on n'était pas intervenu, on pouvait en arriver au point ou presque plus rien ne serait resté debout ». »

La publication de l'encyclique, bien qu'ayant eu un certain écho, ne parvint pas à arrêter l'avancée des nouveaux théologiens. Mais sa valeur fondamentale fut – et est encore – de constituer le document officiel de la condamnation définitive, par le Magistère de l'Église, de la nouvelle théologie et de ses disciples, et donc aussi la condamnation anticipée, tout aussi définitive, de l'actuel « nouveau courant » ecclésial.

Quelques dispositions furent néanmoins prises, et quelques « épurations » réalisées, rappelées plus tard par von Balthasar de la façon suivante :

« On avait nourri des soupçons sur lui [le P. de Lubac] dès avant « Surnaturel » (1946)... Garrigou-Lagrange lançait contre Lubac et ses amis la parole d'ordre de « Nouvelle Théologie » (1946), le pape, furieux [sic !] attaqua, « L'Osservatore Romano » rapportait le discours ; le père général Janssens se comporta tout d'abord loyalement envers Lubac, puis ensuite, plus les attaques augmentaient de tous côtés, et plus son comportement devenait diplomate. On cherchait aussi ce qui pouvait paraître suspect dans d'autres œuvres (« Sur la connaissance de Dieu », « Corpus Mysticum », comme aussi le livre sur Origène). Avec « Humani generis », la foudre s'abattit sur le scolastique lyonnais et Lubac fut désigné comme le principal bouc émissaire. Les dix années suivantes furent un calvaire pour Lubac, qui fut dispensé d'enseignement, expulsé de Lyon et poussé d'un endroit à l'autre. Ses livres diffamés furent retirés des bibliothèques de la Compagnie de Jésus et retirés du commerce [...]. Le changement se fit très lentement [...]. De l'archevêque Montini arrivèrent des paroles d'adhésion et d'encouragement (ce fut lui qui, plus tard, devenu le Pape Paul VI, insista pour que Lubac, à la clôture du congrès thomiste, dans la grande chancellerie, parle de Teilhard de Chardin). Mais pendant des années, des brouillards impénétrables persistèrent, brouillards qui ne furent même pas dissipés par l'élection à l'Institut de France, jusqu'à ce qu'enfin arrive la nomination de Lubac par Jean XXIII comme conseiller aux travaux préparatoires [du Concile Vatican II –

ndr] de la commission théologique, avec le P. Congar. Ce fait changea la direction prise par les événements.²⁸ »

La chose ne peut pas manquer de surprendre. Les nouveaux théologiens Marie-Dominique Chenu et Yves Congar, en effet, avaient été éloignés de l'enseignement déjà quatre ans avant « *Humani generis* », puis ce fut le tour de Lubac. Mais voilà qu'incroyablement – nous informe von Balthasar – et sans tenir aucun compte des condamnations du Saint Siège, « *de l'archevêque Montini arrivent des paroles d'adhésion et d'encouragement* » pour les nouveaux théologiens gnostiques.

Mais l'« archevêque Montini », soulignait von Balthasar, allait ensuite devenir le Pape Paul VI.

Un fait qui contribue à expliquer beaucoup de choses, et qui nous oblige à examiner de plus près sa personne et ses idées.

Mgr Giovanni Battista Montini

Né en 1897 et ordonné prêtre en 1923, le futur « archevêque Montini », lorsqu'il était encore au début de sa carrière ecclésiastique, travaillait comme minutante à la Secrétairerie d'État, assumant en même temps la charge d'Assistant Ecclésiastique de la F.U.C.I. (Fédération Universitaire Catholique Italienne).

Mais de cette dernière charge – premier symptôme inquiétant de ses idées pro modernistes – Montini fut obligé de démissionner par le Cardinal Vicaire de Rome, Son Éminence Marchetti-Selvaggiani, en 1933. Qu'était-il arrivé ? Voici comment le jeune Montini expliquait les faits dans une lettre à son évêque de Brescia, le 19 mars de cette année-là :

« *Le motif de ma démission est plutôt une opposition, qui me semble encore maintenant inexplicable [...]. À tel point que je fus décrit par certains à l'Éminent Cardinal Vicaire comme anti-jésuite et par conséquent, comme quelqu'un à surveiller dans tous ses comportements, tant pratiques que doctrinaux, et à qui on peut avec raison attribuer des intentions inquiétantes.* »²⁹ »

Le jeune Montini, toutefois, grâce à la bienveillance insuffisamment prévoyante de Mgr Ottaviani, par ailleurs excellent homme, futur Cardinal Préfet du Saint Office³⁰, réussit à se recycler dans les milieux du Vatican, arrivant même, avec le temps, à récupérer la charge de Substitut à la Secrétairerie d'État, en tandem avec Mgr Tardini, sous le pontificat de Pie XII.

Mais que Mgr Montini ait été réellement « *quelqu'un à surveiller dans tous ses comportements, tant pratiques que doctrinaux, et à qui on peut avec raison attribuer des intentions inquiétantes* », et que le card. Marchetti-Selvaggiani ait vu juste, la suite

des événements le montrera de plus en plus clairement, surtout à l'occasion de la publication de l'encyclique *Humani generis* de Pie XII.

Le Pape était intervenu, comme nous l'avons vu, pour condamner la nouvelle théologie qui menaçait l'existence même de l'Église.

Mais voici comment Mgr Montini, désormais Substitut à la Secrétairerie d'État, répondant aux interrogations inquiètes du philosophe Jean Guitton, venu le rencontrer le 8 septembre 1950, se permettait de s'opposer à l'intervention du Pape, et « rassurait » l'ami néomoderniste :

« *Vous aurez certainement observé vous aussi les nuances de ce texte pontifical. Par exemple, l'encyclique ne parle jamais d'erreurs (errores). Elle parle seulement d'opinions (opiniones). Cela indique que le Saint Siège ne cherche pas à condamner de véritables erreurs, mais des modes de pensée susceptibles de produire des erreurs, bien que respectables en soi. D'autre part, il existe trois raisons pour que l'encyclique ne soit pas déformée.*

La première raison, je vous le confie, est la volonté expresse du Saint Père.

La seconde est la mentalité de l'épiscopat français, aux vues larges, ouvert aux courants contemporains. Bien sûr un épiscopat, tout épiscopat (et parce qu'il a un contact direct avec les âmes, et parce qu'il doit rester fidèle à son ministère pastoral, comme on dit...), est toujours porté à élargir les voies de la doctrine et de la foi. Et il a sans aucun doute raison. À Rome, nous avons le devoir de veiller aussi sur le côté doctrinal. Nous sommes particulièrement sensibles à tout ce qui pourrait altérer la pureté de la doctrine qui est vérité. Le souverain pontife doit garder le dépôt, comme dit saint Paul.

Et j'arrive à la troisième raison. Elle se résume en deux mots : les Français sont intelligents. »³¹ »

Et ainsi, tandis que le Pape condamnait radicalement et sans appel le nouveau modernisme de Lubac et de ses amis, l'un de ses plus proches collaborateurs, Mgr Montini, trahissait sa confiance et minait son Magistère en présentant les hérésies des nouveaux théologiens comme « *respectables en soi* », cherchant au passage à donner à croire que cette interprétation d'*Humani generis* était l'interprétation authentique, à diffuser « *par volonté expresse du Saint Père* », pour éviter que l'encyclique ne soit « *déformée* ».

Les « assurances » données par Montini à son ami Guitton trahissaient hélas sa mentalité pro moderniste.

Ce qui est également impressionnant, c'est son approbation, avec l'habituel prétexte de la « pastorale », de la tendance à « *élargir les voies de la doctrine et de la foi* », tendance propre à des évêques qui, évidemment, n'ont plus la foi. Il s'agit du reste de la même tendance, typique des modernistes, que nous retrouverons à la base des documents de Vati-

can II et de la « pastorale post-conciliaire » qui est en train de dévaster l'Église.

Il est aussi évident que Mgr Montini a une notion moderniste de l'autorité de la Hiérarchie, vue comme l'élément freinant dans le processus d'évolution de la doctrine (tandis que l'élément progressiste serait au contraire l'élite moderniste, plongée dans la vie et dans la « pastorale »), exactement comme l'avait déjà dénoncé saint Pie X dans *Pascendi* :

« *Disons donc – écrivait saint Pie X – pour rendre pleinement la pensée des modernistes, que l'évolution résulte [pour eux] du conflit de deux forces, dont l'une pousse au progrès, tandis que l'autre tend à la conservation.*

La force conservatrice, dans l'Église, c'est la tradition, et la tradition y est représentée par l'autorité religieuse. Ceci, et en droit et en fait : en droit, parce que la défense de la tradition est comme un instinct naturel de l'autorité ; en fait, parce que, planant au-dessus des contingences de la vie, l'autorité ne sent pas, ou que très peu, les stimulants du progrès. La force progressive, au contraire, qui est celle qui répond aux besoins, couve et fermente dans les consciences individuelles, et dans celles-là surtout qui sont en contact plus intime avec la vie. [...] Or, c'est en vertu d'une sorte de compromis et de transaction entre la force conservatrice et la force progressive que les changements et les progrès se réalisent. »

Thèse, antithèse, synthèse : Hegel à l'état pur, en somme, pour une évolution indéfinie vers le « Point Oméga » teilhardien...

Avec ces présupposés, il était parfaitement logique – la logique de l'erreur – que le Substitut Montini cherche à « rassurer » son ami philosophe, avec un message codé réservé aux initiés : les évêques français étaient « *intelligents* » et certainement en mesure de s'arranger pour laisser tomber *Humani generis* aux oubliettes.

Toujours dans son livre de souvenirs sur son ami Paul VI, Guitton ajoute :

« *Je parle à Mgr Montini du père de Lubac, de l'émotion qu'ont causée en France certaines dispositions prises à son égard [à la suite précisément d'*Humani generis* – ndr].*

« *Nous le savons – répond-il – mais ne vous inquiétez pas, le père de Lubac rendra encore d'éminents services à l'Église. Nous connaissons sa doctrine, son influence, ses mérites.* »³² »

Aucun souci à se faire, donc, pour le P. de Lubac et les autres nouveaux théologiens : Mgr Montini et ses « amis » travaillaient à tisser la trame de leur futur coup d'état, qui allait les « réhabiliter ».

Nous ne rentrerons pas, dans le cadre de cet article, dans l'examen détaillé des autres sorties « montiniennes » effectuées dans le dos du pape. Rappelons simplement la lettre de félicitations au moderniste Maurice Blondel, envoyée par la Secrétairerie d'État et signée par le Substitut Montini, mais au nom de Pie XII et avec des vœux, toujours au nom

28. H. U. VON BALTHASAR, « le p. Henri de Lubac. La tradition, source de renouveau », Milan, Jaca BOOK, 1978.

29. FAPPANI-MOLINARI, *Giovanni Battista Montini jeune*, éd. Marietti.

30. *Ibidem*.

31. JEAN GUITTON, *Dialogues avec Paul VI*.

32. *Ibidem*.

du Pape, pour la poursuite de son œuvre philosophique et apologétique, définie comme « une précieuse contribution à la meilleure intelligence [...] du message chrétien »³³.

Rappelons aussi une autre sortie de Montini dont on découvrit qu'il entretenait, à l'insu et contre l'interdiction de Pie XII, et toujours au nom du Saint Siège, des rapports diplomatiques avec le gouvernement soviétique de Staline à Moscou³⁴.

Après cette dernière trahison, Pie XII, très attristé, éloigna Mgr Montini de la Secrétairerie d'État en l'envoyant à Milan comme archevêque, mais sans le nommer cardinal, alors que Milan est un siège cardinalice depuis des siècles.

Cette nomination était en réalité un « promoteur ut amoveatur », une sorte de promotion-destitution ; même des néomodernistes s'accordent à le reconnaître, comme par exemple le P. G. Martina, jésuite et professeur à l'Université Grégorienne de Rome, qui est contraint d'admettre qu'il s'agissait d'un « éloignement du Substitut Montini, " promu " archevêque de Milan, jamais nommé cardinal, ni jamais reçu par le Pape (avec lequel il avait eu pendant des années des contacts quotidiens) en audience privée »³⁵.

Et le père Martina note :

« L'épisode significatif n'est pas encore tout à fait éclairci. Divers facteurs influencèrent la destitution : le peu de sympathie dont Mgr Montini jouissait à la Secrétairerie d'État, l'irritation de Pie XII vis-à-vis d'une certaine indépendance de jugement de son collaborateur, le retard de Montini à communiquer certains faits, dans l'espoir qu'entretemps les difficultés s'aplaniraient. »³⁶

Mais même comme archevêque de Milan, et malgré le clair avertissement du Pape, Mgr Montini continuait imperturbablement à désobéir en appuyant les nouveaux théologiens et le progressisme en général.

33. Lettre du 2 déc. 1944, in *Doc. Cath.* 08 / 07 / 1945, col. 498-499.

34. Voir par exemple le témoignage de MGR ROCHE (qui fut pendant de longues années secrétaire du card. Tisserant, et qui avait hérité des très redoutées archives personnelles du cardinal) dans une de ses lettres, publiée dans le n. 285 de la revue *Itinéraires*.

35. AA. VV., *Vatican II – Bilan et perspectives vingt-cinq ans après (1962-1987)* ; éd. Cittadella, 1987.

36. *Ibidem*

Comme nous l'avons déjà vu, « de l'archevêque Montini – rapportait von Balthasar – arrivèrent des paroles d'adhésion et d'encouragement » pour Lubac et ses amis. Avec leur meilleur souvenir à Pie XII.

La diffusion sournoise de la nouvelle théologie dans le dos du Pape

Les dernières années de pontificat de Pie XII s'écoulèrent dans un singulier isolement, souligné par tous les historiens, et interprété de différentes façons. Le fait est que le Pape ne pouvait plus se fier à personne.

L'Église était désormais trop remplie de Montini et de Lubac de divers calibres et à tous les niveaux, tandis que, malgré ses interventions, Pie XII voyait monter la marée du modernisme, hypocritement diffusé dans son dos.

Ces manèges déloyaux et souterrains des adeptes de la nouvelle théologie ont été récemment décrits avec éloquence par le P. Henrici S. J., déjà cité, dans un article paru dans la revue *Communio*, organe de presse de l'aile « modérée » de la nouvelle théologie (co-fondateurs : Henri de Lubac, Hans Urs von Balthasar et... Joseph Ratzinger).

Et voici comme il décrivait la tactique sournoise employée, dans ces années, par les nouveaux théologiens qui enseignaient dans les universités des Jésuites de certains pays d'Europe, dans lesquelles il avait étudié (en Suisse, en Allemagne, en France et en Belgique) :

« Pendant nos études au séminaire nous lisions Kant, Hegel, Heidegger et Blondel ; Kant et Heidegger, en particulier, constituaient les références constantes, omniprésentes. " Geist und Welt " de Karl Rahner [...] et toutes les œuvres de l'école dite de Maréchal étaient lues comme des best-sellers. »³⁷

À Louvain, par exemple, Henrici étudia « une théologie fortement appuyée sur les auteurs de la théologie nouvelle, plus historique que systématique, et enrichie par les apports de la théologie biblique et œcuménique »³⁸.

Et encore :

« À ceux qui avait des intérêts théologiques

37. *Communio*, nov-déc. 1990, « La maturation du Concile. Expériences de théologie dans le pré-concile ».

particulièrement prononcés, le préfet des études conseillait comme première lecture les deux premiers chapitres de " Surnaturel " de Henri de Lubac – le plus interdit des livres interdits ! – et son " Corpus Mysticum ", et ce dans le but d'arriver à acquérir une sensibilité pour le fait que des affirmations théologiques identiques, énoncées à des époques différentes et dans des contextes différents, peuvent avoir un sens différent »³⁹, c'est-à-dire dans le but s'instiller dans les âmes des étudiants le relativisme et l'évolutionnisme dogmatiques les plus évidents.

Bien sûr, pour sauver les apparences, les professeurs « proposaient pour chaque matière un manuel ancien style (scolastique) qui, toutefois, n'était au maximum que feuilleté »⁴⁰.

Après quoi, les mêmes professeurs se consacraient corps et âme à la diffusion parmi leurs étudiants du néomodernisme le plus effronté dans le domaine biblique et théologique :

« Ce qui était nouveau, ou plutôt surprenant – continue en effet le P. Henrici – pour ceux qui commençaient leurs études de théologie, c'était surtout la façon d'aborder l'Écriture Sainte. Il était nécessaire de s'habituer à ne pas prendre complètement à la lettre non seulement l'Ancien Testament, mais aussi les Évangiles (par exemple les Évangiles de l'Enfance). »⁴¹

Et encore :

« Dans l'étude de la Bible aussi, on se référait continuellement, et tout à fait naturellement, à des auteurs non catholiques » tandis que, inutile de le dire, « la théologie qui était étudiée [...] était entièrement œcuménique. »⁴²

Pie XII mourut à Castelgandolfo le 9 octobre 1958, laissant une Église qui, à première vue, pouvait sembler encore solide et tranquille dans sa Tradition apostolique. Mais c'était le calme qui précède la tempête.

Don A.M.

(à suivre)

38. *Ibidem*.

39. *Ibidem*.

40. *Ibidem*.

41. *Ibidem*.

42. *Ibidem*.

UN APPEL DE LA BELGIQUE : QUE ROME ARRÊTE L'APOSTASIE DU CLERGÉ !

Un lecteur nous écrit :

Cher Directeur,

Je vous envoie un texte récent fidèlement traduit, et qui pourrait faire l'objet d'une publication, même partielle, dans l'espoir d'une réaction sage, utile et... courageuse, pour le bien de l'Église et des personnes consacrées en question. La plus grande erreur serait de laisser faire et d'attendre que tout s'arrange tout seul ; ce

serait alors l'apostasie complète.

Avec mon meilleur souvenir, en union de prière en Jésus-Christ.

Lettre signée par un prêtre

En Flandre, la partie flamande de la Belgique, une enquête a été réalisée par deux prêtres auprès de 234 confrères actifs dans les paroisses et d'un âge moyen de 62 ans, sur ce qu'ils croient encore des dogmes, leurs désirs pastoraux, où et chez qui ils

trouvent encore de l'inspiration pour leur vie et leur engagement, etc.

Le résultat de l'enquête a été publié dans le journal *Gazet van Antwerpen*, connu pour être assez catholique, du 4 au 7 décembre 2006. Voici les chiffres précis.

Combien de prêtres croient-ils encore aux dogmes ?

- 20 % des prêtres déclarent accepter tous les dogmes catholiques tels qu'ils sont.

Les autres ne les acceptent pas tels qu'ils sont, mais les acceptent au maximum de façon symbolique, ou avec des réserves, ou ils répondent simplement par un « non », ou bien ils ne répondent rien.

- 61 % croient en la présence réelle de l'Eucharistie, les autres comme ci-dessus.
- 25 % croient en la virginité de Marie.
- 62 % croient en la très sainte Trinité.
- 44 % croient en la résurrection de la chair.
- 28 % croient à l'existence du ciel, de l'enfer et du purgatoire...

Quels sont leurs modèles, où trouvent-ils l'inspiration pour leur vie et leur engagement pastoral ?

- Pour 91 %, le bienheureux père Damien, apôtre des Hébreux.
- Pour 77 %, mère Térésa.
- Pour 74 %, le cardinal Daneels.
- Pour 89 %, Madameme Hilde Kiebooms, présidente de la Communauté de St Egide, « dans laquelle nous vivons notre foi de façon libre, non dogmatique et non cléricale ».

De quels Papes se sentent-ils les plus proches ?

- Pour 65 %, du bienheureux Jean XXIII.
- Pour 18 %, de Benoît XVI.
- Pour 12 %, de Jean-Paul II.
- Pour 3 %, de Paul VI.
- Pour 0 %, de Pie XII.

Vie personnelle

- 64 % prient et méditent sur la Bible chaque jour.
- 29 % seulement chaque semaine.
- 60 % travaillent plus d'une heure à l'homélie dominicale.
- Presque tous travaillent au moins 59 heures par semaine.

Quelles sont les activités qui ne leur plaisent pas ?

- Pour 63 %, les réunions.
- Pour 57 %, la communion et la confirmation données aux non-croyants.
- Pour 51 %, le mariage des non-croyants.
- Pour 11 %, la communion et la confirmation des croyants.
- Pour 7 %, visiter les malades.

Quelles sont les activités les plus importantes pour eux ?

- Pour 30 %, « fêter l'Eucharistie ».
- Pour 24 %, prêcher la foi.
- Pour 18 %, distribuer les sacrements.
- Pour 11 %, visiter les malades.

De qui reçoivent-ils une influence positive sur leur apostolat sacerdotal ?

- Pour 18 %, de leur évêque.
- Pour 7 %, du Pape et du Vatican.
- Pour 3 % de l'Église dans le monde.
- Pour 13 %, des médias ecclésiastiques.
- Pour 19 %, des fidèles.
- Pour 8 %, de leurs confrères prêtres.

Réaction face aux abus

- 26 % sont contre de nouvelles formes de vie familiale : homosexualité, etc.
- 13 % sont contre une cohabitation trop étroite avec d'autres « cultures », c'est-à-

dire d'autres religions.

- 62 % sont contre la division dans l'Église.
- 80 % sont favorables à l'ordination des hommes mariés.
- 40 % sont pour l'ordination des femmes.
- 60 % sont pour une « facilitation » de la morale en matière sexuelle.

Suivent des réponses à de nombreuses autres questions, beaucoup moins importantes.

En commentant ces chiffres, le cardinal Daneels s'efforce de dissiper la mauvaise impression produite par ces réponses, en relativisant les résultats et en prenant la défense de ses brebis perdues. Il se met même à leur place en déclarant que lui aussi aurait répondu de cette façon. Voici comment s'exprime le cardinal dans le même journal (6 décembre) :

« Les enquêtes sont sans aucun doute justes, mais on ne sait pas si les prêtres ont compris la question. La présence réelle du Christ dans l'Eucharistie, par exemple, est un point fort de notre foi, mais comment la question a-t-elle été posée ? Si l'on me demandait : croyez-vous littéralement ? ma réponse serait « non », si par le mot « littéralement » on veut dire une sorte de présence physique. La présence réelle du Christ ne doit pas être comprise littéralement en ce sens, mais elle ne doit pas non plus être comprise dans un sens purement symbolique. Quand 37 % des prêtres affirment que le Christ est présent de façon « figurée », que veulent-ils dire par là ? Ils n'ont pas nécessairement tort, etc... et le cardinal continue sur le même ton, en concluant : les prêtres n'ont pas tort de déclarer que le Christ est présent de façon « symbolique » dans le pain et le vin ; cette présence, donc, n'est pas physique ni purement spirituelle, mais « sacramentelle » [mais la présence « symbolique » exclut la présence réelle, alors que la présence sacramentelle l'affirme ; par conséquent, la présence « symbolique » ne s'identifie en aucune façon à la présence sacramentelle – ndr]. »

En ce qui concerne les autres points délicats, le card. Daneels dit : « que 20 % des prêtres aient des difficultés par rapport au célibat, je trouve cela normal, et quand « l'association des amies des prêtres » déclare qu'un prêtre sur cinq a une relation, comment peut-elle le savoir ? Nous ne pouvons pas exclure des hommes des sacrements, parce que chaque baptisé y a droit. »

« La virginité de Marie... je serais plutôt étonné s'ils [les prêtres] disaient qu'ils n'y voient pas de problème... Cela fait 20 siècles que ce point de foi est contesté [par des hérétiques – ndr], car il va contre toute rationalité, précisément comme la résurrection et la divinité du Christ [ce qui est faux : les mystères sont supérieurs à la raison, mais ne vont pas *contre* la raison – ndr]. Nous ne devons pas dissimuler le fait que la doctrine chrétienne n'est pas évidente [c'est pourquoi les mystères sont

justement appelés objets de foi ; ils se fondent non pas sur l'évidence rationnelle, mais sur l'autorité de Dieu : Dieu l'a dit ! Et ceci exclut tout doute volontaire ou contestation critique. Est-il possible que le card. Daneels ne le sache pas ? – ndr]. Au sujet de l'infailibilité du Pape, il y a beaucoup de malentendus. En réalité, il est très exceptionnel que le Pape fasse une déclaration infailible : une fois tous les deux siècles, et encore, il s'agit de choses qui appartiennent depuis longtemps déjà au patrimoine de la foi, comme une espèce de confirmation. Le Pape Jean XXIII est devenu presque un mythe parce qu'il a eu le courage de convoquer un concile, ce que Pie XII n'a pas osé faire. »

Cher directeur, j'espère que cette énumération tombera dans les mains de quelque responsable haut placé, pour qu'il puisse porter remède à tous ces maux ; en effet, il n'est pas possible que quelqu'un enseigne aux autres des choses aussi importantes que le Saint Évangile et qu'il n'y croie pas lui-même ! C'est une contradictio in terminis ; le remède est très urgent si l'on veut sauver ce qui reste.

Le Saint Père pourrait par exemple remettre en vigueur au plus vite le serment anti-moderniste, ceux qui ne veulent pas le prêter ou ne le pratiquent pas ouvertement étant démis ou, mieux, excommuniés, toujours dans le but de les sauver et pour défendre les âmes qui leur sont confiées.

COURRIER DE ROME

Édition en Français du Périodique Romain
Sì Sì No

Directeur : R. Boulet

Rédacteur : Abbé de Taveau

Adresse : B.P. 156 — 78001 Versailles Cedex

N° CPPAP : 0408 G 82978

Imprimé par

Imprimerie du Pays Fort
18260 Villegenon

Direction

Administration, Abonnement

Secrétariat

B.P. 156

78001 Versailles Cedex

E-mail : courrierderome@wanadoo.fr

Correspondance pour la Rédaction

Via Madonna degli Angeli, 14

Italie 00049 Velletri (Rome)

Abonnement

• France :

- de soutien : 40 €, normal : 20 €,
- ecclésiastique : 8 €

Règlement à effectuer :

- soit par chèque bancaire ou à l'ordre du Courrier de Rome, payable en euros, en France,
- soit par C.C.P. Courrier de Rome 1972-25 F Paris.

• Suisse :

- de soutien : CHF 100, normal CHF40
- ecclésiastique : CHF 20

Règlement :

- Union de Banques Suisses - Sion
- C / n° 891 247 01E

• Étranger : (hors Suisse)

- de soutien : 48 €,
- normal : 24 €,
- ecclésiastique : 9,50 €

Règlement :

IBAN : FR20 3004 1000 0101 9722 5F02 057